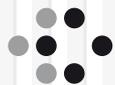


Jacques Jouet

Les Z'hurleurs

Théâtre



P.O.L.

Jacques Jouet

Les Z'hurleurs

Publié dans *La scène est sur la scène, Théâtre I, Limon, 1994.*
Indisponible

Personnages : Moscaro, z'hurleur
Aline Ravisé, z'hurleuse
Monsieur Trimestre, z'hurleur
La veuve Géromina, z'hurleuse
Eugène
Musiciens

La scène est sur scène.

La scène est vide. Entrent les Musiciens. Eugène s'installe et vaque à des occupations solitaires. Bientôt, vont entrer les quatre z'hurleurs, avec des paniers de pique-nique. Les z'hurleurs et les musiciens s'échauffent. Eugène ne s'occupe ni des uns, ni des autres.

Moscaro. — Pour z'hurler, il nous faut du bon matériel. Moi, je ne z'hurle pas, si je n'ai pas du bon matériel. Il faut, notamment, un bon plancher. Très important, un bon plancher. Un bon plancher, c'est un plancher qui sonne un peu sous le poids, et grince à peine, mais grince un peu.

La veuve Géromina. — Grince un peu.

Monsieur Trimestre. — Un peu.

Aline Ravisé. — Pour z'hurler, il faut surtout avoir des tripes. Et avoir quelque chose dans les tripes.

Moscaro. — Le plancher, d'abord.

Aline Ravisé. — Non ! Les tripes !

Moscaro. — Le plancher ! Et ce n'est pas la peine d'avoir un bon plancher si tu n'as pas de bonnes chaussures.

Monsieur Trimestre. — Bonnes chaussures.

La veuve Géromina. — Sûr !

Aline Ravisé. — Les tripes !

Moscaro. — Chaussures !

Aline Ravisé. — Tripes !

Moscaro. — Va pour les tripes... Et puis, il faut avoir ses aises. Rien de pire que de z'hurler dans un espace trop petit. On ne peut pas z'hurler en serrant les fesses et sur la pointe des pieds. Je me rappelle avoir z'hurlé... c'était en 87 ou en 88... à Quiberon, mais le plateau était trop petit.

Aline Ravisé. — Oh moi, je z'hurlerais sur un tonneau, je z'hurlerais sur une assiette... sur une soucoupe !

Moscaro. — Les z'hurlleurs z'hurlent-t-à tout !... et ratatou ! Mais attention, les z'hurlleurs z'hurlent par quatre, ce qui exclut absolument qu'ils puissent z'hurler dans un mouchoir de poche.

La veuve Géromina. — Les z'hurlleurs z'hurlent à l'envers et à l'endroit.

Monsieur Trimestre. — À l'endroit et à l'envers z'hurlent les z'hurlleurs.

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs ne se laissent pas faire !

Moscaro. — Les z'hurlleurs sont hargneux.

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs sont ardents !!! Les z'hurlleurs sont arrrrrrdents !!!

Moscaro. — ... irréfléchis, les z'hurlleurs sont irréfléchis... Je réfléchissais justement à ça, ce matin...

Aline Ravisé. — ... insupportables, les z'hurlleurs s'emballent facilement... les z'hurlleurs s'emballent facilement.

Monsieur Trimestre. — Les z'hurlleurs z'hurlent. Ils sont là pour ça. C'est tout. Les z'hurlleurs z'hurlent. Là pour ça. Là pour ça. Pour ça. Bons qu'à ça.

La veuve Géromina. — Là pour ça. Bons qu'à ça.

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs sont là pour s'enflammer...

Monsieur Trimestre. — ... réfléchis, les z'hurlleurs sont réfléchis...

Moscaro. — Ils partent au quart de tour. Les z'hurlleurs se mêlent de tout. Ils fouinent...

La veuve Géromina. — ... observent...

Monsieur Trimestre. — ... scrutent.

Moscaro. — Les z'hurlleurs, sont des petits curieux.

Aline Ravisé. — Rien de ce qui est z'hurlant ne leur est étranger.

Monsieur Trimestre. — Les z’hurlleurs ont essentiellement l’esprit de contradiction.

La veuve Géromina. — Ils savent être mélancoliques.

Moscaro. — Les z’hurlleurs z’hurlent en vers, quand ils sont échauffés. Ils ont un avis sur tout. Ils ne respectent rien.

La veuve Géromina. — Qu’il fasse beau, qu’il fasse laid... les z’hurlleurs z’hurlent par tous les temps. Z’hurlent sans les loups. Les z’hurlleurs z’hurlent même quand ils sont empêchés.

Moscaro. — Simplement, pour z’hurler, il faut être bien nourri. Enfin... suffisamment.

Ils ouvrent les paniers de pique-nique.

Aline Ravisé. —

Assiette pleine ; frites huileuses ; veau marengo ; le monde mange tant qu’il peut, le monde change peu ! Il mange les bœufs, et puis les escargots.

Monsieur Trimestre. —

Gâteaux fourrés ; soupes sucrées ; plats étranges ; le monde mange un peu plus qu’il ne change. Qui sait qui le mangera, c’est doublement qu’il mange.

Moscaro. — Canard braisé ; banane au four ; homard exquis ; mange le bœuf et la grenouille belle en cuisses. L’homme est un animal, et qui boit du whisky.

Tous. — Oui !

L’homme est un animal, et qui boit du whisky.

La veuve Géromina. —

Homard grillé ; quiche lorraine ; fromage suisse.

Tous, grognant de satisfaction. — Hummmmm...

La veuve Géromina. —

Gras double frit ; crabe farci ; cœur de génisse ; les mangeurs de boudin nous font des championnats c’est à qui bouffera le plus. Premier service !

Monsieur Trimestre. —

Jambon purée ; hure de porc ; jus d’ananas ; à table, devant son assiette, on se concentre, pour bouffer on commet des assassinats.

La veuve Géromina. —

Filet rôti ; crèm’ chantilly ; cerise au centre ; l’homme n’est pas si prompt à décontenancer : s’il n’a rien à manger, il se frotte le ventre !

Moscaro. — Ou alors...

Monsieur Trimestre. — Ou alors, crève.

Aline Ravisé. — Moscaro !

Moscaro. — Oh !

Tous. — Moscaro !

Aline Ravisé. —

Moscaro ! Qu'est-c' que tu préfères ?
Si t'avais le choix dans la vie :
mal dîner avec un génie
ou bouffer bien avec une cruche ?
Dis-moi, des deux, ce qui t'attire ?
Je défendrai l'autre point d' vue.

Moscaro. —

Ma Ravisé, ma bonne Aline,
y a pas chez moi d'hésitation.
Je suis plutôt du gen' gourmet :
je mets en premier la cuisine.
On ne dit rien la bouche pleine,
je n'entendrai pas l'idiotie.

Aline Ravisé. —

Est-ce que tu as bien compris
que cette idiote est aussi laide,
mal habillée, très maladroite ?
Tu en vomiras ton gigot !
Je renie l'ombre pour la proie,
moi, je préfère la finaude.

Moscaro. —

Si le convive est féminin,
ça change à peine le litige.
Un repas n'est pas un mariage
Il ne dure pas si longtemps :
dans l'assiette est le nirvana
pas dans les regards qu'on échange !

Aline Ravisé. —

Tu mangeras, quoi que tu fasses,
plus vite, et pour la digestion :
pas bon !... et la dégustation...
beurk ! Tu apprécierais l' Sauternes
devant un visage qui fronce
et qui a le nez comme un abcès ?

Moscaro. —

Tu crois la fille aussi stupide
que laide, c'est ce que tu dis.
C'est impossible, évidemment,

de trouver pareil équilibre !
Et je veux bien que l'on me pende
si je n' mets rien à son crédit.

Aline Ravisé. —

Les joies de la conversation...!
fût-ce dans le froid d'un fast-food...
une histoire qui te passionne,
des mots doux, des lubricités
(verbales !), calembours idiots...
L'esprit et la beauté, ça aide !

Moscaro. —

Le goût est le premier des sens.
Il influence autour de lui
tout ce qui en est dépourvu.
Ou si vraiment c'est impossible,
mes langoustines, je les suce,
les yeux fermés. Je me replie...

Aline Ravisé. —

Si tu veux déjeuner serein,
il te faut trouver autre chose,
une satisfaction secrète,
un agrément qu'elle soit là...
un microscopique intérêt,
une œillade, un rire, une phrase...

Moscaro. —

Tu me crois pris comme un forçat
condamné à cette roulure.
Je vois en elle une mignonne
bien enflée du porte-monnaie :
c'est qu'elle paye l'addition
si je suis dans cette galère !

Tous. —

C'est qu'elle paye l'addition
S'il est dans cette galère !

Aline Ravisé. — Que dit Eugène ? Eugène !

Eugène fait signe que non : Eugène n'a rien à dire encore.

Moscaro. — Ah...! Ça fait du bien de z'hurler, ça fait du bien... ça fait du bien ! Ça fait du bien de z'hurler ! Ça fait du bien. Ça fait bien du bien.

Aline Ravisé. — C'est comme de l'air frais. Z'hurler, c'est respirer, autant dire... oui... respirer.

Monsieur Trimestre. — Les z'hurlleurs aiment manger sur l'herbe, dîner sur la terrasse...

Moscaro. — Sur l'herbe, les z'hurlleurs aiment se battre en duel !

La veuve Géromina. — Les z’hurleurs aiment se battre. Les z’hurleurs aiment gagner et se fichent de perdre.

Aline Ravisé. — Les z’hurleurs z’hurlent avec les cuisses et les mollets.

Moscaro. — Les z’hurleurs sont beaux joueurs.

Aline Ravisé. — Z’hurlant, je me retrouve... z’hurlant, je m’accomplis... z’hurlant je me requinque...

Monsieur Trimestre. — Z’hurlez, si m’en croyez, n’attendez à demain, cueillez dès aujourd’hui les z’hurles de la vie !

Aline Ravisé. — Et Eugène ? Eugène n’a rien dit. Que dit Eugène ? (*Eugène fait un signe négatif. Eugène n’a toujours rien à dire.*) Il ne dit rien, Eugène. Il ne se mouille pas, Eugène...

La Veuve Géromina. — Aline Ravisé !

Aline Ravisé. — Hé !

La veuve Géromina. —
Aline, dis-moi... si ta vie
était celle d’un chien de ville,
jeune caniche ou vieux boul’dogue...
choiserais-tu de déposer
ta merde dans le caniveau
ou sous les pas des demoiselles ?

Aline Ravisé. —
À la façon dont tu t’exprimes,
chère Veuve Géromina,
le chien n’est que celui qui chie
(dure condition cacanine !).
Je choisis donc la voie du crime :
c’est le trottoir que je garnis.

La veuve Géromina. —
Évidemment, c’est très tentant
de provoquer qui te méprise,
pourtant la réponse est mesquine,
imite la médiocrité
de celui-là qui t’abêtit.
J’essaie plutôt l’autre hypothèse.

Aline Ravisé. —
Pour défendre son territoire,
il n’y a pas trent’six façons !
Je n’en connais qu’une : empiéter
sur les autres, en permanence.
C’est la loi de la vie sur terre,
il nous faut être envahissants.

La veuve Géromina. —

Aline, qu'est-ce que j'entends ?
Comment vivre en intelligence
si l'on est toujours sur la brèche ?
Une loi est un compromis :
si la violence, un temps, se tait,
chacun y trouve un bénéfice.

Aline Ravisé. —

Non, la loi défend les plus forts
sous ses dehors trop généreux.
D'ailleurs qui est-ce qui la fait
la loi ?

La veuve Géromina. —

Le nombre, en République !

Aline Ravisé. —

Erreur, le nombre légifère
selon ce qui lui est prescrit.

La veuve Géromina. —

Ouais ! si c'était vraiment le cas
(sachant qu'au vrai l'homme domine
le chien, tu en es bien d'accord ?)
pourquoi le fort, l'homme, n'a pas
permis que l'on tue, illico,
le chien merdeux qui se pavane ?

Aline Ravisé. —

Le chien est comme un appendice
au corps et âme de chacun :
arracher un poil à son dos
est une lourde forfaiture
une faute immensément grosse,
bien fait pour toi, si t'es mordue.

La veuve Géromina. —

Chien, je respecte le passant,
chien, je m'en tiens à la décence.
Je suis doué de délicatesse,
chien, je tâche à rester discret,
chien, je me méfie de l'excès,
chienne, je fuis toute bassesse.

La veuve Géromina. —

Chienne, j'aboie, chienne, je mords,
chien, je ne rêve que de plaies
et bosses, chien, mords les mollets,
je défends la race canine
et sa destinée trop amère,
chienne, jamais je ne supplie.

Monsieur Trimestre. — Aline, Aline !

La veuve Géromina. — Peuh ! Aline, sardine, bottine, gabardine...

Monsieur Trimestre. — Aline !

La veuve Géromina. — Peuh ! praline, carabine et naphthaline ! Aline ! dégouline de spleen !

Monsieur Trimestre. — A-line !

Aline Ravisé. — J'é-coute !

Monsieur Trimestre. —
Aline, je veux ton avis
sur une question délicate :
vaut-il mieux parler du déluge,
d'une ondée, de la pluie, de l'eau,
quand on est sec, ou, dépourvu
d'abri, qu'on mouille sous la flotte ?

Aline Ravisé. —
Ha ha ha, mon pauvre Trimestre,
comm' tu me mets dans l'embarras !
Dis, que te répondrait Noé ?
N'a-t-il pas vécu la tempête
dans sa chair, lui que l'eau séquestre ?
C'est trempée, que je parlerais !

Monsieur Trimestre. —
J'en étais sûr, l'aurais parié !
Moi, je suis d'un avis contraire :
l'art est toujours impersonnel
et dégagé de tout vécu.
Il faut que le cœur soit discret
pour révéler ses déchirures.

La veuve Géromina, convaincue. —
Il faut que le cœur soit discret
pour révéler ses déchirures...

Aline Ravisé. —
C'est faiblement que tu raisonnes
et tu n'émeus que les z'émus.

La veuve Géromina, qui se sent visée, tire la langue. — Beuaaahh !

Aline Ravisé. —
Et l'expérience, qu'en fais-tu ?
Si les puceaux parlent de sexe
ou les montagnards de Neptune
ou les païens de Mahomet...

Monsieur Trimestre. —
Justement, parlons des prophètes !
Arche, coupole ou minaret :
la vue du plus petit clocher
scandalise mon paganisme.
Sans vouloir jouer les trouble-fête,
j'ai bien l' droit à la z'hurlerie !

Aline Ravisé. —
Si les repus parlent de faim,
si les sourds parlent de sonates
ou les boiteux des Olympiades...
si les poissons vantent les nids,
les buveurs d'eau le ratafia,
le monde court à la faillite !

Monsieur Trimestre. —
Ouais ! Admettons que je m'incline
devant ces aberrassillons...
J'aurai pourtant le dernier mot :
Pourras-tu parler de la mort
une fois passée dans la zone
où l'on redevient matériau ?

Il fait mine de l'étrangler. Joie discrète de la veuve Géromina. Aline Ravisé étouffe. Lutte, cris.

Monsieur Trimestre. —
Parle ! qu'est-ce que tu attends ?
Dis-nous ce qu'on voit chez les ombres !
Est-ce différent de la terre ?
Tu vas parler, hein ? Parler... dis !
Z'hurleuse, pourquoi tu te tais ?
Aurais-tu cessé d'être libre ?

Moscaro. —
Blocus sentimental ; amoureux enlacés !
Un être humain sur deux cherche à limiter l'autre,
L'embrasser, le sucer, pour le rapetisser.

La veuve Géromina. —
Embargo passionnel ; amour fort ; amour nôtre,
je n'estime que toi jusqu'au dérèglement.
Je t'aime, je te hais, en rêve je m'y vautre...

Moscaro. —
Baiser volé ; « oui » extorqué ; geste dément,
la violence, toujours, pour qu'un autre consente
à votre volonté d'anéantissement.

Aline Ravisé, qui se dégage enfin. —
Acte prémédité ; injure glapissante !
Je te bourre le cul de poudre, y mets le feu,

il faut surtout que la tuerie soit foudroyante.

La veuve Géromina. —

Blessure sale ; offense grave ; trauma suiffeux ;
je te ferai bouffer tes cheveux de brunasse !
À genoux, devant moi, à genoux, je le veux !

Monsieur Trimestre. —

Couteau puissant ; pistolet froid ; poison tenace ;
je vais te scier le corps tout vif en dix morceaux,
ou douze... c'est pas le moment que je finasse.

Moscaro. — Oh ! Géromina !

La veuve Géromina. — Moi ?

Moscaro. —

Dis-donc, la veuve, une question :
quand l'homme tue huit ou dix hommes
mille ou dix-mille ou tout un peuple
ou même encore s'il n'en tue
qu'un, est-ce humain ou monstrueux ?
Faut-il qu'en homme je l'assume ?

La veuve Géromina. —

La question n'est pas des plus drôles...
Si je choisis que c'est humain,
je banalise le forfait.
Et je crains bien que c'est, à terme,
justifier toutes les querelles,
nuire à l'espèce à tout jamais.

Moscaro. —

Donc, tu tiens que c'est inhumain !
Pourtant, depuis le troisième homme
on a vu s'inventer le crime...
Il serait temps de regarder
en face cette boulimie :
l'homme est de trop pour l'homme même !

La veuve Géromina. —

Mettre en la panoplie humaine
la faculté de massacrer,
ça se défend en théorie...
Mais qu'est-ce qui, dès lors, motive
un châtime, te détermine
à faire du tueur un proscrit ?

Moscaro. —

Mais toi-même, si tu châties
le crime au nom de la valeur
de la vie qui fut mise à mal,
tu ne peux pas guillotiner

la persona non grata-ta
sans être à ta pensée contraire.

La veuve Géromina. —
Je savais que la casuistique
mène à l'impasse, trop souvent.
Je te réponds par le vécu :
à chaque crime un tribunal...
Marchant, Diogène rend caduque
l'immobilité de qui va.

Moscaro. — Hein ?

La veuve Géromina. —
Si le mouv'ment n'existe pas,
comme un paradoxe le prouve
(en divisant les intervalles
d'une distance à l'infini),
Diogène n'eut qu'à faire un pas...
d'une démarche persuasive.

Moscaro. — Trimestre ?

Monsieur Trimestre, *acquiesçant.* — Hmm... à chaque crime un tribunal... Aline Ravisé ?

Aline Ravisé, *dubitative.* — Hmm... Eugène ?

Eugène décline l'invitation à parler. Il ne veut rien dire encore.

Moscaro. — Les z-hurleurs aimeraient-ils le silence ?

Aline Ravisé. — Les z'hurleurs n'aiment pas le silence. Les z'hurleurs aiment l'action.
Z'hurler, c'est agir ! Z'hurler, c'est faire des vagues.

La veuve Géromina. — Les z'hurleurs n'aiment le silence que quand ils ont beaucoup
z'hurlé.

Monsieur Trimestre. — Les z'hurleurs préfèrent z'hurler debout que se taire allongés.

Moscaro. — Les z'hurleurs montent sur leurs grands chevaux.

Aline Ravisé. — Les z'hurleurs, attention, les z'hurleurs ne remettent jamais au lendemain ce
qui peut être z'hurlé le jour même.

Moscaro. — Z'hurler vaut mieux que « ferme ta gueule ».

La veuve Géromina. — Les z'hurleurs rêvent de valse.

Aline Ravisé. — Il faut z'hurler avec son temps !

Moscaro. — On ne la fait pas aux z'hurleurs !

La veuve Géromina. — Les z’hurlleurs tendent à utiliser tous les mots de la langue.

Monsieur Trimestre. — Pour les z’hurlleurs, tous les mots de la langue sont égaux en droit.

Aline Ravisé. — Les z’hurlleurs sont bec et ongles.

Monsieur Trimestre. — Les z’hurlleurs sont tout yeux.

La veuve Géromina. — Les z’hurlleurs sont tout oreilles.

Moscaro. — Alors, quoi de nouveau, sous le soleil, qui mérite d’être z’hurlé ?

Aline Ravisé. —

Velours lustré ; culotte usée ; recto-verso ;
messieurs dames, bonjour, je sors de l’hôpital,
mon mari m’a quittée, je dors dans le ruisseau...

Monsieur Trimestre. —

Plaies purulentes ; cheveux gras ; crasse mentale ;
on est pauvre, hideux, abandonné, cocu,
affamé, rétamé, triste, violent, brutal...

Aline Ravisé. —

Sécheresse du cœur : humanité vaincue ;
j’ai perdu mon boulot et j’ai ma mère à charge,
et ces trois nourrissons dont je torche le cul...

La veuve Géromina. —

Larmes amères ; larmes profuses ; blessures larges ;
dix francs, vingt francs, ou même un ticket restaurant,
et, promis, j’évacue, je regagne la marge...

Moscaro. — Vide monumental ; malheur indifférent ;
je finis de vous embêter avec mes phrases
dès que vous me donnez, s’il vous plaît, quelques francs...

Aline Ravisé. —

Chien battu ; rêves délirants ; tête rase ;
si vous ne bougez pas, vous me jetez au trou !
Je me penche... je saute... attention, je m’écrase...

La veuve Géromina. — Écrase !

Tous. — Elle s’écrase !

Aline Ravisé. — Moscaro !

Moscaro. — Non !

Aline Ravisé. — Monsieur Trimestre !

La veuve Géromina. — Peste !

Aline Ravisé. — Monsieur Trimestre !

Monsieur Trimestre. — Ouaistre !

Aline Ravisé. —

Trimestre, mais tu ne fais rien !
Pas de pitié, pas un regard ?
Je crève, là, comme une chose
et tu ne lâches pas un sou ?
T'es encor' pire qu'un maqu'reau !
Tu vas me servir... des discours !

Monsieur Trimestre. —

Aline, faut pas t'énerver !
Regarde, comme tu es blême...
Je n'ai pas cru à ton suicide,
Aline, tu t'es... ravisée.
Si tu espères mon avis
de z'hurlleur, pose le problème !

Aline Ravisé. —

Faut-il donner au pauvre ou pas ?
Faut-il laisser crever les faibles ?
Faut-il assourdir les aveugles ?
Faut-il châtrer tous les manchots ?
Faut-il gaver les adipeux ?
Monsieur Trimestre est un ignoble !

Monsieur Trimestre. —

Tu me balances tout en tas...
Comment veux-tu qu'on s'y retrouve ?
Moi, je te demande à mon tour :
faut-il, avant de s'exprimer,
ne pas préméditer du tout,
commencer par où l'on achève ?

Aline Ravisé. —

Quitte à parfois tirer dans l' tas,
faut-il parquer tous les bancroches ?
Qui ne soulage pas aggrave
un sort qui peut être le sien !
Je te souhaite un galetas :
que tu en baves, que tu grinches !

Monsieur Trimestre. —

Moi, j'aime z'hurler d'un ton froid.
Si j'ai bien compris, tu me lances
un vieux sujet de controverse
qu'on pourrait exprimer ainsi :
faut-il qu'on rajoute à ses frais
fiscaux l'entretien des hospices ?

Aline Ravisé. —

Il est pire que je croyais.
Ton cœur sort du congélateur,
ou quoi ? Tes yeux n'ont pas de larmes...
Tu te crois peut-être à l'abri ?
Si un jour t'as la malaria,
ne viens pas chez moi te blottir !

Monsieur Trimestre. —
La malaria, la malaria...
et la sécurité sociale ?
elle est pas fait' pour les boul'dogues !
Les pauvres, c'est la liberté
qui les fabrique (toujours trop) :
je ne suis pas providentiel !

Ici commence un passage destiné à varier en fonction de l'actualité du moment de la représentation. Le texte fourni ici est celui de la création. On trouvera en annexe deux variations utilisées ultérieurement.

Monsieur Trimestre. —
Je ne suis pas providentiel !
Tu m'entends, caro Moscaro...
je ne mang' pas de ce pain-là,
je ne m'appelle pas Schwarzkopf !
Que dis-tu de ce général ?
Tu l'apprécies, hein... Moscaro !

Moscaro. —
Jamais je ne lui pardonnerai
d'avoir un nom de cantatrice.
Élisabeth ! oh ma Schwarzkopf...
à jamais galvaudé, ton chant !
Changez le nom de ce z'héros !
Supprimez cette interférence !

Monsieur Trimestre. —
Changer de nom, t'en as de bonnes !
Et s'il choisit de s'appeler...
Gainsbourg, tu s'ras bien avancé !
D'ailleurs on connaît la musique
dans les armées américaines,
on s'en sert à tous les conflits.

Moscaro. —
Oui, je sais qu'on a balancé
comme au Panama du hard-rock,
à pleine puissance et non-stop
pour les empêcher de pioncer
les Irakiens, avant l'assaut...
La guerr' comme à la discothèque !

Monsieur Trimestre. —

C'est le général Castafiore !
Et qu'est-ce qui lui répondra ?
Un chant, bientôt, d'ayatollah...
Il suffit de bons haut-parleurs
pour recouvrir l'autre fanfare.
On ne s'entend plus...

La veuve Géromina. —
... c'est affreux !

J'exige qu'il soit interdit
dans les conventions de Genève
de mésuser de la musique !

Moscaro. —
Les Indiens se peignaient les joues,
ils combattaient en bigoudis,
pour effrayer...

La veuve Géromina. —
... qu'est-c' que ça prouve ?

Aline Ravisé. —
Qu'on n'a pas à traiter à part
la musique. Rien d'innocent !
Que disent les intéressés ?

Monsieur Trimestre. —
Ça, c'est bien de la Ravisé !
Donner la parole aux experts !
Oh ! ce que ça peut m'agacer...

Ici finit le passage changeant.

Aline Ravisé. —
Sang violent ; nerfs à vif ; cœur en feu ; cheveu roux ;
je sais bien ce qu'est l'homme... et très compréhensible,
depuis le temps qu'il s'interroge peu ou prou.

La veuve Géromina. —
Instincts très positifs ; bonté incoercible ;
s'il sait rester distant de tous les échiquiers.
L'homme sait vivre en paix, tant qu'il n'a pas de cible.

Aline Ravisé. —
Instincts très sanguinaires ; rêves de boutiquiers ;
il fait à ses pareils les tours les plus pendables,
il est honnête... à peu d' chos's près, comme un banquier.

Moscaro. —
Ô, violence attendrie ; pitié inexorable ;
du baiser à la bombe, il n'y a pas très loin !
Un bonheur sans accroc ? Mais c'est inconcevable.

Aline Ravisé. —

Jouissance arrachée ; emportement de chien ;
tous les moyens sont bons pour, chiens, nous satisfaire !

Monsieur Trimestre. —

Tous les moyens sont bons pour vivre en stoïchiens !

La veuve Géromina. —

Amour long ; amour patient ; amour de naguère...

Moscaro. —

L'amour est un' affair' pleine d'aspérités.

Aline Ravisé. —

Allons, courage... Faites l'amour, c'est la guerre !

La veuve Géromina. — Non !

Tous. — Allons, courage... Faites l'amour, c'est la guerre !

La veuve Géromina. — Non, non et non ! L'amour...

Tous. — C'est la guerre !

Aline Ravisé. —

Un homm' sur deux veut plumer l'autre !

Moscaro. —

Madame veuv' Géromina !
S'il vous fallait, pour obtenir
l'homme de tous vos désirs,
prouver votre méchanceté
en signant une ignominie,
que feriez-vous, ma congénère ?

La veuve Géromina. —

À ça je ne veux pas répondre,
j'ai mal aux mains, j'ai mal aux pieds,
je souffre, souffre de partout,
j'ai mal au cul, j'ai mal au ventre,
j'ai l'impression de me dissoudre,
et suis entourée de serpents.

Moscaro. —

Madame Veuv' Géromina !
Que vaut-il mieux pour le plaisir ?
Oublier tout dans l'érotisme
ou remâcher ses embarras,
engluée dans l'acrimonie
d'une existence de cafard ?

La veuve Géromina. —

Vous n'aurez aucune réponse,
j'ai mal aux seins, j'ai mal aux dents,
vous m'avez tout rongé les sangs,
j'ai mal à tout ce qui me coule,
vous rigolez à mes dépens,
vous me traînez dans la gadoue !

Moscaro. —

Madame Veuv' Géromina !
Vous n'êtes qu'un lâche foie jaune !
Qu'est devenu votre courage ?
Personne ne vous défendra :
nul deus-ex-machi-china.
Allez donc boir' votre tisane.

La veuve Géromina. —

Petit Moscaro de mes fesses,
l'homme que j'aime est un héros
d'intelligence et de passion,
de ces passions-là qu'on réfrène.
Et s'il renonce, je renonce.
Peut-être mon amour l'effraie...

Moscaro. —

Prout ! c'est là ne répondre à rien.
Qu'est-ce qui vaut sur cette terre
plus cher qu'un premier coup de bite ?

Monsieur Trimestre. —

Le franc-parler ! Mais qu'est-ce qui
à tous les coups le rabougrit ?

La veuve Géromina. —

Tartuffe ! Comment garantir... ?

Moscaro. —

Désolé si je me répète,
qu'est-ce qui vaut dans notre vie
plus cher qu'un premier coup de queue ?

Aline Ravisé. —

Un deuxième !

La veuve Géromina. —

Facile à dire !
Et qu'est-ce qui rend chien de meute
homme et femme ?

Moscaro. —

L'inassouvi !

Monsieur Trimestre. —

Et qu'est-ce qui rabat plus bas

que terre la cervelle humaine ?
L'ignorance !

Moscaro. —
Quoi donc encore ?

Aline Ravisé. —
L'oubli !

Monsieur Trimestre. —
Les cris !

La veuve Géromina. —
La connerie !

Moscaro. —
Et qu'est-ce qui fait trouver beau
la peste, les poux, la vermine ?

Monsieur Trimestre. —
L'art.

La veuve Géromina. —
La poésie.

Aline Ravisé. —
Non, la haine !
La bonne haine bien d'chez nous !
Et qu'est-ce qui...

Moscaro. —
Oui, qu'est-ce qui
transforme la nuit en lumière ?

La veuve Géromina. —
Le ver luisant !

Monsieur Trimestre. —
La cocaïne !

Moscaro. —
Le bon rêve, bande de niais !

Aline Ravisé. —
Le bon rêve, qu'est-c' que c'est qu'ça ?

Moscaro. —
Partir !

La veuve Géromina. —
Et qu'est-ce que partir ?

Monsieur Trimestre. —
Quitter !

Moscaro. —
Et qu'est-ce qui mérite
Vraiment le nom d'humanité ?

Aline Ravisé. —
Le baiser !

Moscaro. —
Le tringler !

La veuve Géromina. —
Ici,
ne sommes-nous pas sur la terre ?

Moscaro. —
Si !

Monsieur Trimestre. —
L'eau.

Aline Ravisé. —
L'argile.

La Veuve Géromina. —
L'air.

Moscaro. —
La flamme.
Vivre, c'est en connaître un bout,
sans rien savoir, bien entendu.

La veuve Géromina. —
Mais qu'est-c' que c'est, diable, que l'homme ?

Monsieur Trimestre. —
Un pauvre nez qui qui s'enrhume.

La veuve Géromina. —
Un laideron qui se trouv' beau.

Moscaro. —
Un quadrupède redressé.

Aline Ravisé. —
Un singe que dessine un âne.

Monsieur Trimestre. —
Un mort avant la dernière heure.

Moscaro. —
Un détenteur de trous qui puent.

La veuve Géromina. —
Une graine de paresseux.

Monsieur Trimestre. —
Un bipède qui n'a pas d' plumes !

Aline Ravisé. —
Et qu'est-ce qu'il fabrique de beau ?

Tous. —
Le bipède qui n'a pas d' plumes...

Eugène fait entrer un poulet de grain déplumé qui traverse la scène.

Moscaro. —
Et qu'est-ce qu'il sait fair' de beau ?

Aline Ravisé. — Z'hurler !

Tous. — Ah !... Z'hurler !

Moscaro. — Les z'hurlleurs z'hurlent aux z'hurlleurs.

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs aiment les paroxysmes !

Monsieur Trimestre. — Les z'hurlleurs savent z'hurler jusque dans la placidité. C'est le paradoxe du z'hurlleur !

La veuve Géromina. — Les z'hurlleurs n'ont pas tous le ventre à l'air.

Moscaro. — Tôt ou tard, les z'hurlleurs se foutent sur la gueule !

La veuve Géromina. — Oui, les z'hurlleurs ne s'écoutent pas toujours z'hurler !

Moscaro. — Z'hurluler.

Aline Ravisé. — Z'hurlululer. Z'hurlhurluberluler...

Tous. — Z'hurlululer. Z'hurlhurluberluler...

Monsieur Trimestre. — Pour z'hurler, il faut de bonnes conditions météo.

Aline Ravisé. — Pas la météo ! la tripe !

Moscaro. — La tripe et la météo !

La veuve Géromina. — La météo !

Aline Ravisé. — La tripe !

Moscaro. — La météo et la tripe !

Monsieur Trimestre. — La météo !

Tous, *suivant leurs préférences, ad libitum.* — La météo ! La tripe... La météo ! la tripe !

Eugène lève les bras et lance un très long cri, qui produit bientôt un silence complet. Eugène garde les bras levés, et tient son long cri. Durant son monologue, les z'hurlleurs cassent la croûte, avec les musiciens.

Eugène. — « Non, non et non, je ne suis pas d'accord, je ne suis pas d'accord, je ne suis pas d'accord ! Quand ce sera mon tour, moi, la réponse, je la dirai, la réponse, il n'est pas question que je la taise ! Il n'est pas question que je fasse comme les autres ! » – « T'énerve pas, me répondit un compagnon de queue, je veux dire qui se trouvait avec moi dans la même file d'attente, t'énerve pas, tu fais toujours ta forte tête... Tu répondras si tu la sais, la réponse, seulement si tu la sais ! Et si tu ne la sais pas, tu feras comme les autres, tu resteras muet. Muet, d'abord, d'incompétence, et bientôt muet de peur. » – « Non, je dis, je n'ai pas peur. Je répondrai de toute façon, et pas seulement si je sais la réponse, car la réponse je la saurai de toute façon. Il y a une réponse ? Je la saurai. Mais, en plus, des réponses, il y en a plusieurs, il y en a des milliers, il n'y a que des réponses. Tout est réponse. Il suffit d'en choisir une. » – « Je ne comprends pas, je ne te comprends pas », me disait mon interlocuteur, sceptique. Et il tourna le dos. Il faisait chaud à Thèbes, comme il fait chaud, toujours, au mois de juin finissant. Une fin de journée sans un souffle d'air frais, mais l'oisiveté bruyante des insectes. Nous étions sur la colline qui domine la ville, et celle-ci finissait sa longue sieste, en contrebas. Elle avait déjà tiré un trait sur nos vies, se souvenait déjà de nous. Il y avait devant moi quinze jeunes gens des deux sexes, et derrière moi quinze autres jeunes gens des deux sexes, et il en venait derrière beaucoup d'autres, qui montaient jusqu'à la grotte d'où l'on ne revient pas. Et celui qui était devant moi continuait son refrain, d'une voix qui tremblait de plus en plus : « Je ne te dis pas que je ne vais pas essayer de trouver, de réfléchir, mais il y en a tellement avant moi qui n'ont pas su, et qui ont été mangés tout cru, il n'y a pas de raisons que moi... » – « Évidemment... je lui dis, évidemment, il n'y a pas de raisons que toi... » Je lui dis ces mots pour m'en débarrasser, car j'en avais assez de sa conversation débilitante. Je m'adressai à celui qui était derrière moi, plutôt à celle, parce que c'était une femme, et j'échangeai avec elle un sourire d'intelligence. Elle dit : « Eh oui, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on mettra fin à ce fléau. » – Je dis : « Qui sait ? » – « Moi, je sais, dit l'autre. » – « Tu sais quoi ? » – « Je sais la réponse. » – « Ah ? Mais alors, si tu sais la réponse... tu vas la dire. » – « Non. » – « Mais pourquoi ? » C'était à mon tour de ne pas comprendre. Qu'on ne réponde pas parce qu'on ne sait pas la réponse, passe encore ! Mais quand on la sait ?... Elle essaya de s'expliquer. « Thèbes a besoin de ce fléau... tu ne t'es pas demandé pourquoi ce fléau perdurait ? Thèbes en a besoin pour que Thèbes ait un sens, pour que la vie à Thèbes, la vie elle-même, la vie toute seule, continue d'être un luxe. Et pour que la vie ait un sens, il faut que son contraire existe : ici la mort ou le pas-de-vie ; là, quelque chose comme le contraire du sens, le pas-de-sens. Si je réponds à l'énigme, c'en est fini du pas-de-sens, et s'il en est fini du pas-de-sens, c'est signe qu'il en est fini du sens. » Je lui dis : « Je ne comprends rien à ce que tu racontes, moi, j'ai seulement l'intention de vivre encore un peu, quelques années, trente mille jours... Un peu de peau, un peu de vin, de chanson, de connaissance... Chaque jour est un plaisir, bon an mal an. C'est tout ce que je vois. » – Elle : « On a toujours besoin d'une énigme plus grande que soi. » – Moi : « Il en restera toujours quelque chose, on pourra collectionner les réponses. » – « Les réponses ? » – Moi : « Quel est l'animal qui... ? Quel est l'animal qui... ? Il y a toujours un animal qui... Ce n'est pas ce qui manque, les animaux sur terre... les animaux qui... La question peut avoir le sens que tu ne sais pas lui donner ! » – « Non, tu ne saisis pas, je te dis que je connais la réponse, mais qu'il faut qu'un

énoncé n'ait pas de sens, seule condition pour que le sens existe. » – « Non, dis-je, non, non et non, je ne suis pas d'accord, si tu connais la réponse, il faut la dire. » – Elle dit : « Tu ne t'es pas demandé pourquoi il y avait tant de gens qui ne l'avaient pas dite ? » – « Tant de martyrs ? » – « Non, de héros. » – « De martyrs ! On n'a pas besoin de martyrs. Mais de toute façon je suis avant toi dans la file, et je donnerai ma réponse à l'énigme. » – « Pourquoi dis-tu ma réponse ? Il faut dire la réponse. Il n'y en a qu'une. » – « Non, ma réponse. Et je vais te sauver la vie, puisque tu es derrière moi. » – « Tu ne vas pas me sauver la vie, puisque tu n'as pas la réponse. » – « Je n'ai pas la réponse, car je suis sûr qu'il y a une infinité de réponses. La première qui me viendra fera l'affaire. L'important, c'est de répondre. » Le soleil était en train de décliner doucement, et les odeurs commençaient à monter de la terre, l'odeur sèche et sucrée des immortelles, si proche d'un goût de noix. – « Eh bien, me dit-elle, c'est ton tour, maintenant... » Effectivement, la file devant moi s'était dissoute, et j'apercevais la petite rigole sanguinolente sur le sol, dans laquelle finissait de s'écouler le sang de mon premier interlocuteur. La chaleur était un peu moins lourde. Mais toujours pas un souffle de vent. On n'avait pas besoin de me le dire, pour savoir que je devais entrer. Le sphinx était là, assis, l'œil froid, qui suait l'ennui et la prêtrise. Or, c'était une femelle, certes chimérique (il était même permis d'hésiter), mais femelle par les seins à coup sûr, qui étaient gras et couvrants, avec des pointes qui sortaient très loin en avant des globes, avec de longs poils soyeux et blonds qu'on avait peignés, semblait-il, avec soin et qui épousaient les formes arrondies. J'écoutai sagement la formule rebattue qu'elle prononça en articulant ses mâchoires immenses encore tachées de sang : « Quel est l'animal qui va le matin sur quatre pattes, le midi sur deux, et sur trois le soir ? » « En un réflexe, je répondis du tac au tac, le premier nom qui me vint à l'esprit, comme j'aurais tout aussi bien répondu la machine à coudre ou la table de dissection ou encore le sphinx même... Peut-être à cause d'un aboiement au loin, qui me parvint comme la voix d'un souffleur au théâtre, je répondis que cet animal, c'était le chien. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la stupéfaction de la sphinge, de sa pâleur subite, de la sueur qui se mit à perler sur la petite concavité entre le nez et la lèvre supérieure, entre ses seins. « Le chien ? » répéta-t-elle. – « Oui, le chien. » Je réfléchis à toute vitesse. « Oui, le chien, car la journée du chien est courte : il court le matin, de toutes ses pattes, vers son bol de soupe ; à midi, il fait le beau, sur ses deux pattes arrière, pour mériter son bol de soupe ; et le soir, il pisse sa soupe contre un arbre en levant une patte. » La sphinge eut un petit sourire triste et, immédiatement, elle se jeta dans le vide. Je sortis de la grotte, ébloui par la lumière, assourdi par les cris de mes suivants. Je dis à celle qui venait la première quelle était ma réponse. Beau joueur, elle me confia : « Ta réponse, tu sais... ce n'était pas la mienne. Non, moi, j'avais pensé que c'était... le renard. Comme le chien, le renard court le matin, de ses quatre pattes, vers le poulailler ; à midi, le voilà dressé comme un homme, les griffes de ses pattes avant sur le grillage ; mais le soir, après le piège, pour être libre, il a préféré se ronger, de ses crocs, la patte prise. »

Les z'hurlleurs et les musiciens s'essuient la bouche.

Moscaro. — Hmm...

La veuve Géromina. — Les z'hurlleurs ont-ils une provision de mouchoirs en papier ?

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs se mouchent avec un pan de leur chemise.

Monsieur Trimestre. — Pour bien z'hurler, il faut un cure-dent.

Moscaro. — En tout cas, pour z'hurler convenablement, il faut casser une petite croûte, et boire-un-petit-coup-c'est-agréable.

Aline Ravisé. — Oui, mais enfin, pas trop dévorer tout de même. On ne peut pas z’hurler, avec le ventre lourd.

La veuve Géromina. — Faut manger à sa faim. Quand on n’a plus faim, on s’arrête, ça se fait tout seul.

Monsieur Trimestre. — En fait, ça n’a rien à voir. Le z’hurlage est une activité strictement mentale.

Aline Ravisé. — Mentale mes fesses ; mes fesses mentales.

La veuve Géromina. — Pour bien z’hurler, il faut avoir beaucoup z’écouté. Pour bien z’hurler, il faut de grandes oreilles.

Monsieur Trimestre, étrangement calme. —
Géromina... je te défie

La veuve Géromina. — Ah ?

Monsieur Trimestre. —
Si le garçon que tu pourchasses
et toi disposiez de douze heures,
d’amour, douze, en tout et pour tout...

La veuve Géromina. — Hmm...

Monsieur Trimestre. —
Un’ nuit d’hiver au coin du feu ?
Un jour d’été sur de la mousse ?

La veuve Géromina. —
D’abord, ça dépend du moment
où l’on m’apprend que c’est possible...
Si je le sais le 20 décembre,
saurai-je attendre le 20 juin ?
Pourtant j’aime mieux un amant
près de l’humus, c’est-à-dire humble.

Monsieur Trimestre. —
Et la chaleur de la maison ?
quand dans la rue c’est la tempête,
pavé luisant, neige fondante...
devant la braise, un peu de vin,
cela n’est pas si déplaisant :
la peau de l’autre en demi-teinte.

La veuve Géromina. —
Pitié, tais-toi, c’est comme si
j’allais trahir mes préférences :
il rend les bouches plus fondantes
le soleil quand il est là-haut,
nous bombarde, chauffe le sang,
nous adoucit, émeut, désosse...

Monsieur Trimestre. —
Si je reviens encore au feu,
cela n'est pas sans une crainte :
que nos positions nous séparent,
compromettent un rendez-vous...
On renoncerait au sofa
pour faire le mouton qui broute.

La veuve Géromina. —
Moi aussi, je peux me forcer...
La moquette peut être verte
et l'on peut brouter autre chose,
dans l'intimité, dans le clos
de la maison, sous le boisseau...
L'hiver ou l'été, que m'importe !

Elle saute dans ses bras.

Moscaro. — À mon tour. Pour bien z'hurler, il faut avoir la foi du mineur, et non pas la foi du charbonnier ! Vous allez voir...

– Moscaro ! – Oh ! – Oh, Moscaro !
Moscaro, mais dis quelque chose,
enfin, dis-moi ce que tu penses !
– Ce que je pense... qu'est-ce qu'y a ?
Ce que je pense, t'es marrant...
Est-ce que je fais pas des phrases ?

– Oh, Moscaro ! – Oh, quoi encore ?
– Tu dis du bruit, tu fais du vent...
– Je parle en un mot comme en cent.
Tu n'entends pas que je bafouille ?
propos variés, mots en tout genre...
– Allons, de toi à moi, avoue...

– Que j'avoue quoi ? Parle à la fin !
Si tu ne parles pas, caquète !
ou miaule, aboie, cacabe, pète !
– Moscaro, je cause français,
il me semble, non ? – C'est un fait,
t'es pas manchot pour la causette !

Ah ça alors, y a rien à dire,
y a c' qu'i faut côté quantité,
mais ça brill' pas par le cont'nu !
– Moscaro, l'ami, tu te grises...
– T'as pas la parole, doublure !
Ni patata, ni patati !

– Ah tu crois ça, ni patata...
– ...ni patati, ni jeux de langue !
– Ça n' me dit rien de ne rien dire...

- Alors assieds-toi, et causons.
- Je n’aime pas les chuchotis !
- C’est que t’as la langue trop longue !

- Oh, j’ te dis pas, non, ma parole...
- Quoi qu’ tu m’ dis pas ? – C’est effarant, c’est fou ce que tu parles pas !
- Ouais... ça vaut pas : dire et farniente...
- T’as pas toujours dit ça ! – Normal !
- Alors là, qu’est-c’ que tu dis ? – Rien.

Il s’écroule par terre.

Aline Ravisé, *une main tendue vers Moscaro*. —
Moscaro !

Moscaro. — Hmmmm.

Aline Ravisé. —
Tu dors ?

Moscaro. — Hmmmm...

Aline Ravisé. —
Moscaro !
Y a quelque chos’ qui me tracasse :
est-c’ que les jours, là, du théâtre,
sont pas décidément comptés ?
Parfois c’est comme si ce bras
donnait des signes de faiblesse...

Moscaro. — Hmmm...

Aline Ravisé. —
Moscaro... tu ne veux rien dire,
mais je sais lire en tes pensées :
tu ne crois pas en la vieillesse
des formes, des rimes, des rites...
Il n’y a pas d’art secondaire,
ce qu’on fait n’est pas en sursis ?

Moscaro. — Hmmmm...

Aline Ravisé. —
Moscaro... mais la poésie...
la langue comme une aventure,
qui tombe dans l’inappétence
générale. Il faut s’accrocher ?
Le poème est rhumatisant
et le théâtre...

Moscaro. —
...impopulaire !

Aline Ravisé. —
Évidemment, je suis d'accord,
pourquoi diable aurait-on besoin,
pourquoi tenir à cette envie
du consentement général ?
C'est idiot, fini de languir.
Nous entendra qui le voudra.

Moscaro. — Hmmmm.

Aline Ravisé. —
Je vois bien que ça ne t'empêche
ni de dormir, ni de grogner !
Tu es certain que de tout temps
ce fut ainsi, mais que ça dure,
que c'est fragile, que ça penche,
et reste connu, méconnu.

Moscaro. — Hmmmm.

Aline Ravisé. —
Comment peux-tu te résigner ?
Tu n'as pas envie que ça passe,
entre partout dans les consciences,
modifie les mentalités ?
Tu ne trouves pas ça poignant !
Et pour la survie de l'espèce ?

Moscaro. — Non !

Aline Ravisé. —
Tu ne crois pas en l'altruisme,
et tu as peut-être raison.
Il faut verser au pot commun
tout ce qu'on a d'inattendu :
l'espèce trie, l'espèce rince, me...
Moscaro... toujours bouch' cousue.

Moscaro. — Hmmmm.

Aline Ravisé. —
Eugène !

Eugène se prépare un lit. Il ne répond pas. La veuve Géromina a posé sa tête sur le ventre de Monsieur Trimestre. Aline Ravisé est la seule qui s'agite encore.

Aline Ravisé. —
Géromina, qui n'est plus veuve !
Si tu trouvais dans ton soulier,
à la Noël, la faculté
de ne plus jamais t'endormir,
de pouvoir éviter la trêve

de ces heures passées au lit...

La veuve Géromina. —

Je n'apprécierais pas la chose.
J'aime la chute de l'action,
la suspension de tout éclat,
quand s'alourdissent les paupières,
que l'on n'émettra plus de phrases :
la nuit s'en vient où l'on se tait.

Aline Ravisé. —

Moi, j'accepterais tout de suite,
j'assouvirais mon appétit
de tout voir ce qui est donné.
Et toi, que ferais-tu, Trimestre ?
Prendrais-tu avec des pincettes
ce privilège, hein ? Tu te tais ?

Monsieur Trimestre. —

Je réfléchis, sans enthousiasme...
Quelque chose me manquerait,
je crois, bien plus que le repos :
il me manquerait le bon rêve,
oui... le fidèle microcosme
dont on ressort tout guilleret.

La perte oubliée de mémoire...
ce qu'on ne sait plus qu'on a su
et qui revient à pas de loup
dans un déguisement bizarre...
tous ces inattendus retours,
les sonnettes de l'en-decà.

Lorsque je me sors du sommeil
avec un bon rêve à mon bras,
j'admets que je ne comprends pas,
mêm' si j'é mets une hypothèse,
une interprétation qui m'aille...
Je ne lève pas mes secrets.

Le bon rêve est ce secrétaire,
au nombre infini de casiers.
Les vieux désirs vivent leur vie
comme une plantation d'endives :
c'est de l'obscurité qu'ils tirent
leur mesure et leur frénésie.

Protestant de mon innocence :
« mais... je n'ai pas voulu cela ! »,
vraiment, je n' me reconnais pas
dans une telle insignifiance,
le pas-sérieux qui se ressasse,
le vain, le frivole, humiliants.

J'en tire un petit bénéfice,
un sentiment de modestie
qui permet d'agir à nouveau.
Je me retrempe dans le rêve,
il épargne la basse fosse
aux jours qui m'ont été comptés.

Aline Ravisé. —

Moi, je vivrais deux vies tout d' suite.
J'aurais le temps de mes passions,
je finirais tous les projets
que faute de temps j'abandonne...
Moscaro, quitte ta couchette,
Allez ! Non... pas même un sursaut !

Moscaro. —

Hou là ! que fais-tu de la sieste ?
Veux-tu vraiment mon opinion ?
Si le monde encore est debout,
c'est que, de temps en temps, il dort...
Tout dort, les langues, les langoustes,
Les financiers, les bigorneaux...

La veuve Géromina. —

les mangeurs et les cuisiniers,
les moteurs et les véhicules,
les tracteurs et les moissonneuses,
les mulots, les taupes, les rats,
les confiants et les soupçonneux,
même les douleurs cervicales...

Monsieur Trimestre. —

la pensée, la raison, la danse,
le sommeil après l'insomnie,
le soleil après sa journée,
les travaux dans la cour, dehors,
les pompiers, les ports, les journaux,
par roulement, toute l'espèce...

Moscaro. —

Et surtout, moi, je dors, moi, moi,
mes fonctions, ma pauvre tête,
mes bras, mes jambes, ma mentule,
je donne dans l'économie,
je ne fais rien, je ne remue
plus. Sous ce rideau, je m'abrite.

Il se couvre la tête d'un vêtement.

Aline Ravisé. —

Corps vautrés ; scène nue ; théâtre déserté ;
on se croirait le jour après la fin du monde :

j'ai perdu l'attention de ma communauté.

Lumière basse ; son décroissant ; heur' moribonde ;
sur le théâtre, on dirait que c'est l'embargo.
Ça soupire, ça ronfle, mais plus rien ne gronde.

Moscaro. — Hmmmm...

Monsieur Trimestre. — Assieds-toi, va... Aline, assez z'hurlé pour aujourd'hui.

Aline Ravisé. — Vraiment ?

Moscaro, bâillant. — Ce qu'on z'hurlé les z'hurleurs, aucune bête ne l'aurait z'hurlé.

Monsieur Trimestre. — Hmmmm...

La veuve Géromina. — Les z'hurleurs aiment prononcer le mot « silence ».

Monsieur Trimestre. — Les z'hurleurs sont flapis.

Moscaro. — Les z'hurleurs ont les mains derrière la nuque. Les z'hurleurs ont le ventre à l'air et la braguette ouverte.

La veuve Géromina. — Les z'hurleurs sont contents.

Monsieur Trimestre. — Les z'hurleurs z'hurleront demain.

La veuve Géromina. — Demain.

Aline Ravisé. — Demain ?

Monsieur Trimestre. — Mais oui, demain...

Aline Ravisé. — Mais on n'a pas fini...

La veuve Géromina. — On finira demain.

Monsieur Trimestre. — À peine si on aura fini, demain.

Aline Ravisé. — On n'aura pas fini, demain.

FIN

Monsieur Trimestre. —

Je ne suis pas providentiel !
Tu m'entends, caro Moscaro...
tu ne pass's pas inaperçu !
Tu fais du bruit, t'as des odeurs,
vingt-cinq enfants, trois testicules...
Tu port's un nom malencontreux !

Moscaro. —

Oui, c'est ce qu'on m'a dit déjà,
dieu des latrin's, ô mon Chirac !
sur ton urine bonne à boire
parce que française, avons-nous
assez navigué dans la joie ?
La France ne s'ra pas un souk !

Monsieur Trimestre. —

Français qui pue, ça sent la rose !
On ne sortira pas de là.
Sur les revers de vos pal'tots,
on peut rêver d'autres étoiles...
On n'en a vues que jaun's ou roses
dans l'Histoire, c'est du sous-emploi !

Je les verrais vertes pour les...

Moscaro. —

Attention ! Y a déjà les pin's,
les palmes, la Légion d'honneur...
Je crois qu'il vaudrait mieux tatouer
tout le monde à la queue leu leu
Fatma, Doudou, Boris, Carmen !

Monsieur Trimestre. —

Je crains tout d'mêm' que ça proteste !

Moscaro. —

Mais non, ça réagira pas...
et puis mêm' si c'était le cas,
on couvre les cris de musique !
Le répertoire est assez vaste,
hard-rock, Mozart, Gong...

La veuve Géromina. —

C'est impie !

J'exige qu'il soit interdit
Dans la Convention de Schengen

de mésuser de la musique !

Moscaro. —

Pourquoi ? Ça f' ra des débouchés,
de l'emploi pour nos mélodies,
pour nos chanteuses...

La veuve Géromina. —

C'est obscène !

Aline Ravisé. —

Attendez... va y avoir du sport...
On va leur en donner du son !
En avant, les intéressés !

Monsieur Trimestre. —

Ça, c'est bien de la Ravisé !
Donner la parole aux experts !
Oh ! ce que ça peut m'agacer !

Annexe 2

Monsieur Trimestre. —

Je ne suis pas providentiel !
Toi non plus, caro Moscaro...
Il te manque les qualités
qui font un bon premier ministre :
la connaissance universelle,
le parler de la confrérie...

Moscaro. —

Il ne me manque rien du tout !
Je sais tout ce qu'il faut savoir,
que les Saxons sont des pédales,
Les Nippons des fourmis ailées...
Je n'y peux rien, c'est un constat.
Si je le sais, pourquoi le taire ?

Ah ! les Français, c'est autre chose...
mes petits gars... ô mes minous...!

Monsieur Trimestre. —

Et si tu ne les convaincs pas
par tes attentions maternelles,
ils ne f'ront pas de périphrases
et renvers'ront ton cabinet...

Moscaro. —

Ah, s'ils font ça, c'est la fessée !

Ils sont sur la mauvaise pente...
Tous les Français sont des cloportes,
des machos, des tarés, des cons,
des couilles molles, des puceaux...

Monsieur Trimestre. —
Moscaro, qu'est-c' que tu racontes ?

On va t'envoyer des tomates,
si tu nous chantes cet air-là...
Autant r'trouver l'accordéon...

Moscaro. —
Quoi ? l'accordéon de Giscard ?
Tous ces mecs-là, moi, je les dompte,
un vieux saxo...

La veuve Géromina. —
Hé là, hé là...

J'exige qu'il soit interdit
dans les lois de la République
de mésuser de la musique !

Moscaro. —
Pourquoi ? Le saxo, la batt'rie,
la basse, pour la comédie...
y a pas mieux que ça...

La veuve Géromina. —
C'est toxique !

Aline Ravisé. —
Au moins ça va changer, j'espère...
Y en a marr' d'entendre tout ça...
En avant, les intéressés !

Monsieur Trimestre. —
Ça, c'est bien de la Ravisé !
Donner la parole aux experts !
Oh ! ce que ça peut m'agacer !

*

Jacques Jouet

Les Z'hurlleurs 2

Publié dans *La scène est sur la scène, Théâtre I, Limon, 1994.*
Indisponible

Personnages : Moscaro, z'hurlleur
Aline Ravisé, z'hurlieuse
Monsieur Trimestre, z'hurlleur
La veuve Géromina, z'hurlieuse
Musiciens

La scène est sur scène.

En scène, les quatre z'hurlleurs, étroitement enlacés, qui s'embrassent bruyamment.

Moscaro. — Ah ! ce qu'on s'aime !

La veuve Géromina. — Ah ! ce qu'on s'aime !

Monsieur Trimestre — Ah ! ce qu'on s'aime !

Aline Ravisé. — Ah ! ce qu'on peut s'aimer !

Moscaro. — On est revenus parce qu'on s'aime.

Aline Ravisé. — Aline Ravisé (c'est moi) aime Moscaro (c'est lui), aime Monsieur Trimestre (c'est lui), aime la Veuve Géromina (c'est elle).

Monsieur Trimestre — Monsieur Trimestre (c'est moi) aime la Veuve Géromina, oh oui ! (c'est elle)...

La veuve Géromina. — Et c'est réciproque... oh oui ! oh oui ! oh oui ! oh oui !

Moscaro. — Hé... laissez-en pour les autres !

Monsieur Trimestre — ... aime Aline Ravisé, aime Moscaro.

La veuve Géromina. — La Veuve Géromina (c'est moi) aime Monsieur Trimestre...

Moscaro. — Elle l'a déjà dit.

La veuve Géromina. — ... aime se répéter, aime Aline Ravisé, aime Moscaro.

Moscaro. — Et Moscaro (c'est moi, merci, merci), Moscaro ! Aime Aline Ravisé (c'est elle), Monsieur Trimestre (c'est lui), la Veuve Géromina (c'est elle)... et Moscaro, surtout, Moscaro, aime... aime... Lui-même... Moscaro, c'est lui, c'est moi, je m'aime !

Aline Ravisé. — Ah, tout de même, ce qu'on peut s'aimer entre z'hurlleurs !

La veuve Géromina. — Ah ! ce qu'on s'aime... !

Moscaro. — Et c'est pas tout ! Y a autre chose !

Aline Ravisé. — Quoi ?

Moscaro. — Y a... Y a... Mais oui !

Aline Ravisé. — Eh ben, accouche !

Moscaro. — Y a, y a... Ah ! ce qu'on peut aimer z'hurler, nom de dieu ! Voilà ce qu'il y a !

Aline Ravisé, Monsieur Trimestre, La Veuve Géromina. — Ahhh !

La veuve Géromina. — Ah... z'hurler...

Monsieur Trimestre — Z'hurler, ça vous prend par en-dessous... oh ! ça vous prend par en-dessous comme une envie de... une envie...

Géromina, Trimestre, Ravisé, Moscaro, respectivement. — D'embrasser ! De manger ! De pisser ! De bander !

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs sont revenus. Vous savez pourquoi les z'hurlleurs sont revenus ?

Monsieur Trimestre — On est revenus parce qu'on s'aime et parce qu'on est aimés !

La veuve Géromina. — Parce qu'on est unis !

Monsieur Trimestre — Z'unis !

La veuve Géromina. — Z'unis !

Moscaro. — Tandis que le public, lui, autant vous prévenir tout de suite, le public, le public, lui, tu vois, le public... nettement plus divisé, le public.

Aline Ravisé. — Les z'hurlleurs sont z'unis, même quand ils sont divisés !

Monsieur Trimestre — Z'hurler, c'est bien simple, z'hurler, c'est vivre ! On peut pas sortir de là. Les z'hurlleurs z'hurlent. Ils discutent le bout de gras et s'engueulent pour des queues de cerise...

La veuve Géromina. — ...et pour des définitions ! des conclusions, des exceptions, des...

Moscaro. — Parfois, même, on a un peu de mal à les comprendre...

Aline Ravisé. — Ils font un débat de tout...

Moscaro. — ... et de n'importe quoi. Ils sont épuisants !

Aline Ravisé. — Ils sont infatigables !

Monsieur Trimestre — Parfois, ils sont affligeants !

La veuve Géromina. — Ils ont la tête de l'emploi.

Monsieur Trimestre — Les z'hurlleurs sont revenus, c'est comme ça.

Aline Ravisé. — Patati et patata.

Moscaro. — On est de retour, nous voilà.

Silence. Ou musique.

La veuve Géromina. — Moscaro...

Moscaro. — Ouais...

La veuve Géromina. — Moscaro, Moscarotito, Moscarotitonio...

Moscaro. — Oh... ça commence mal, tous ces petits noms... Comme disait ma grand-mère : qui veut noyer son chien lui présente un susucre.

La veuve Géromina. — Moscaro, quand tu seras mort...

Moscaro. — Gloup !

La veuve Géromina. —
...mêm' plutôt un peu avant,
dis-moi si tu préférerais...

Monsieur Trimestre —
Moscaro, j'ai vingt-cinq problèmes
à te poser : si ta grand-mère
vient en fantôme à ton chevet...

Aline Ravisé. —
Attends, Moscaro, c'est à moi...
Z'hurle plutôt avec Aline :
si tu retournais à l'école...

La veuve Géromina. — Non, mais dit's donc, c'est mon débat !

Monsieur Trimestre. —
Les droits d' l'homme pour les animaux...

Aline Ravisé. —
Crois-tu que le monde condamne...?

La veuve Géromina. —
Ah, vous manquez pas d'estomac !

Aline Ravisé. —
Ce monde qui se déracine ?

Monsieur Trimestre —
Si l'époqu' redevient dévote ?

Aline Ravisé, La Veuve Géromina et Monsieur Trimestre harcèlent Moscaro de cris, de tirages de manche et de « Moscaro ! »

La veuve Géromina. — Hé là, hé là, hé là, hé là !
J' vais pas pouvoir placer un mot ?
Faut de l'ordre dans la chicane !

Moscaro. —
Qu'est-c' que c'est que cett' pétaudière ?
ce méli-mélo, ce fouillis,
ce bordel et cette anarchie ?
Les z'hurleurs ont perdu la tête ?
Faut lui laisser le temps de dire...
Un à la fois, du calm' ! Ça y est ?

Silence.

Aline Ravisé. — Hum, hum...

La veuve Géromina. — Alors quoi ? on ne s'aime plus ?

Monsieur Trimestre — Les z'hurleurs sont-ils comme tout le monde ? Les z'hurleurs détestent-ils, à l'occasion, les z'hurleurs ?

Aline Ravisé. — Les z'hurleurs ont le droit d'avoir des différends.

Moscaro. — Les z'hurleurs sont exigeants à l'égard des z'hurleurs.

Monsieur Trimestre — Mais les z'hurleurs font leurs coups bas bien en face !

Moscaro. — Les z'hurleurs oublient instantanément les mots qui ont dépassé leurs pensées !

Aline Ravisé. — C'est bien.

La veuve Géromina. — Alors ? Qui commence ?

Moscaro. — Qui ?

Aline Ravisé. — Qui, qui ?

Monsieur Trimestre — Qui, qui, qui ?

Moscaro. — Moi. Je vais vous dire une anecdote. C'est l'histoire d'un cosmonaute Soviétique qui...

Monsieur Trimestre — Russe !

Moscaro. — Quoi, Russe ?

Monsieur Trimestre — Oui, Russe, pas Soviétique !

Aline Ravisé. — Non, non, je proteste ! Russe ou Soviétique, z'hurler, ça n'a rien à voir avec une anecdote !

La veuve Géromina. — C'est vrai, z'hurler, c'est autre chose, tout autre chose, vous allez voir : faut un sujet, et faut des vers ! On ne peut pas z'hurler en prose. C'est impossible, c'est comme ça. Faut avoir compté sur ses doigts (mais les doigts qui sont dans la tête).

Moscaro. — Eh ben, attaque !

La Veuve Géromina. — Moscaro !

Moscaro. — Je suis prêt.

La veuve Géromina. — Moscaro, quand tu seras mort...

Moscaro. — Alors, c'est l'histoire d'un Soviétique qui tourne dans son vaisseau...

Ravisé, Géromina, Trimestre. — Un Russe !

Moscaro. — Mais non, pas Russe, justement...

Ravisé, Géromina, Trimestre. — Ta gueule !

Aline Ravisé. — Z'hurle ou tais-toi, pas l'anecdote !

Moscaro, vexé. — Bon, bon. D'accord

La veuve Géromina. — Trimestre !

Trimestr', quand tu devrais mourir
(comm' c'est arrivé à beaucoup,
aux faibles comme aux vigoureux...)
t'aim'rais-t-i mieux les pir's souffrances
ou paf ! d'un coup ! d'une pann' de cœur ?
Hein ? Comment veux-tu foutr' le camp ?

Monsieur Trimestre —

Ben... Paf ! d'un coup ! oui, j'aim'rais mieux...
j' vois vraiment pas c' que la souffrance
m'apporterait d'extraordinaire !
Ou même si c'était le cas,
qu'est-c' que je ferais désormais
de cet acquis, puisque j' m'efface...?

La veuve Géromina. —
Ben moi, je choisis de souffrir...
non, je ne m'avoue pas vaincue !
Je continue, je suis hanté,
la lutt', la lutt', la lutt', la lutt'.
Même le pire des cancers,
ça vaut la pein' d'être vécu !

Monsieur Trimestre —
On dit ça quand on souffre pas !
Et ta remarque est une injure
à 10 000 ans de grabataires !
D'ailleurs, celui qui meurt d'un coup,
c'est, après coup, le corps en paix,
qu'on se souvient de lui, toujours !

La veuve Géromina. —
Le corps en paix... Le corps bonn' pâte !
J' veux qu'on s' rappelle mon corps en vie !
Ma langue qui dit des conn'ries !
Mon sang qui fait de la vitesse,
mon pas et mon pouls qui palpitent,
un' dernier' fois ! Et puis, j' m'en vais...

Monsieur Trimestre —
Si ça t'amuse de t'exhiber
jusqu'à tes ultimes secondes...!
Mais pour tous ceux qu'attend'nt de naître
faut bien quitter notre ici-bas !
On peut pas les laisser tomber
ou ce s'rait trop de bousculade.

La veuve Géromina. —
Ah ! laisser de la place aux autres !
Et que f'ras-tu de tes oss'ments ?
Ils rempliront ton pauvre trou,
empesteront les profondeurs,
empoisonn'ront l'eau dans les outres...
Un mort est toujours venimeux.

Monsieur Trimestre —
Un mort rejoint l'indistinction.
Il devient tout inoffensif,
c'est ton refus qui fait ta peur.
Mes restes je les ai légués
au hasard, et jamais anxieux :
le temps de vie est toujours bref.

La veuve Géromina. —
Ça m'agace, cette inertie !
Je te trouve un peu trop docile.
On n' peut pas ne pas se débattre,

se laisser allonger d'un coup,
sans résister, r'fuser tout ça...
Moi, ça me fout la chair de poule !

Monsieur Trimestre —
J'attache une grande importance
chère Veuve Géromina
à ma dernière position,
c'est debout que je veux gésir
pour une éternité de pionce.
Debout, et sans cérémonie.

La veuve Géromina. —
Trimestre, t'es beaucoup trop grand !
Il est à craindre que ton crâne
dépass' un peu l' niveau du sol !
Ils s'ront dans les intempéries,
tes hémisphères cérébraux,
et il pleuvra dans tes narines...

Monsieur Trimestre, les yeux fermés —
Aveugle et sourd, des vers dans le nez,
je n'aurai plus cette impatience,
je ferai partie du silence
z'hurlant avec l'éternité,
les dents dans l'herbe et ruminant
sage de toute ma sagesse.

La veuve Géromina, émue. —
Ah... je t'apporterai des fleurs...

Aline Ravisé. —
Et moi, des frit's et du vin blanc,
de l'aïoli, du cassoulet...
Prends garde que les fossoyeurs
ne t'enterr'nt pas les patt's en l'air...

Monsieur Trimestre —
J'accepterais ce trou moelleux...

Moscaro. — Bon, vous avez fini ? Est-ce que je peux quand même revenir à mon anecdote du cosmonaute Sov...?

Aline Ravisé. — Non, c'est à moi ! Ça commence beaucoup trop mollement ! Trimestre, ressuscite ! Moscaro, prépare-toi ! Laisse ton Russe tranquille ! On commence pas à z'hurler sur la mort ! Vous êtes complètement à l'envers du temps ! (*Elle gifle Trimestre*) Réveille-toi ! Mais tu vas te réveiller !

Monsieur Trimestre — Hein, quoi, maman...

Moscaro. — Non, Soviétique, pas Russe, Soviétique !

Monsieur Trimestre — Ma joue, ma joue !

Aline Ravisé. — Moscaro !

Moscaro. — Ho !

Aline Ravisé. — Tu commences à nous emmerder, avec ton Soviétique... Moscaro !

Moscaro. — Ho !

Aline Ravisé. —

Moscaro, puisque je suis bonne
et que je t'aime avec passion
j'ai décidé de m'ingérer,
au nom du droit humanitaire,
dans ta petit' vie quotidienne.
Qu'est-c' que t'en dis, petit Poucet ?

Moscaro. —

Aline, ma prima donna,
j'en dis que l'idée est fameuse,
alors, là, oui, sans aucun doute,
qu'est-c' qui te chiffonne chez moi
et te pousse à jouer les nounous ?
Allez, dis-le, vas-y, dégoise !

Aline Ravisé. —

Je voudrais que tu me répondes :
si de zéro tu repartais,
qu'entre deux vies tu aies le choix,
laquelle est la plus captivante :
naître Français moche et malade
ou beau Somalien bien portant ?

Moscaro. —

Si tu m' prends par les sentiments...
Tu sais bien le prix que j'attache
à cette santé que je pète,
à l'incomparable beauté
qui est la mienne à tout jamais...
C'est naître Somalien qui m'allèche !

Aline Ravisé. —

Oui, mais comment écris-tu naître ?
Comme la naissance, vraiment ?
ou l' ne pas être, not to be ?
Ta réponse n'est pas sérieuse,
tu la balances comme un pitre...
Nais Somalien, vas-y !

Moscaro. —

Tant mieux !

Tu ne comprendras jamais rien !

Beauté, santé sont apatrides,
et les nations sont obsolètes...
Si je nais beau en Somalie,
j' s'rai d' la nation des beaux ! C'est vrai !
Voter français s'rait du suicide !

Aline Ravisé. —

As-tu songé à ce régime
auquel tu serais condamné,
l'inhumanaire becquée
qui t'enseignerait à vomir
le riz, le pain sec, avant même
que ton corps s'en trouve garni ?

Moscaro. —

Non, je s'rai tout d' suite adopté !
par des nounous de ton espèce :
« qu'il est mignon, ce petit noir »
et ma carte d'identité
ce sera mes beaux yeux ! Quant à toi,
tu f'ras respecter mon faciès.

Aline Ravisé. —

Ça te va bien d' fair' l'angélique...
La guerre n'est pas déclarée,
peut-être...?

Moscaro. —

Si, mais qui se bat
et contre qui ? Les ventres vides
contre les pleins ? Qui c'est qu'attaque ?
Bah, c'est les pleins !

Aline Ravisé. —

Saloperie !

Moscaro. —

Bon, y a Pasqua en faire un plat !
Je s'rai du côté des plus forts,
des mieux portants et des plus riches,
je me défendrai pied à pied
et l'arme au poing !

Aline Ravisé. —

Dans ce conflit,
alors, nous s'rons des adversaires.

Monsieur Trimestre — Stop ! N'oubliez pas que les z'hurleurs s'aiment !

Aline Ravisé. — Les z'hurleurs s'aiment-ils à tout prix ?

Moscaro. — Les z'hurleurs peuvent bien se brouiller !

Aline Ravisé. — Les z’hurleurs ont des convictions !

Monsieur Trimestre — Non, les z’hurleurs défendent des convictions, c’est tout à fait différent.

La veuve Géromina. — C’est vrai qu’à une question difficile, les z’hurleurs ne répondent jamais : « Ça dépend... »

Moscaro. — C’est ça qui s’appelle z’hurler ?

La veuve Géromina. — Ça dépend.

Moscaro. — Enfin, les z’hurleurs... les z’hurleurs, ce sont des hommes comme les autres !

Monsieur Trimestre — Hola... Justement... Hola, hola, hola. Hola...

Aline Ravisé. — Bah quoi, hola ?

Monsieur Trimestre — Hola, hola...

La veuve Géromina. — On t’écoute.

Monsieur Trimestre, tout excité —
Est-c’ que depuis la dernière fois
on a progressé (même à peine !)
sur la définition de l’homme ?
Comment peut-on vivre en humain
si sur l’humain on pense à faux ?

Moscaro. —
L’homme est d’abord un chaud lapin ! N’

espérez pas en faire un ange !

Aline Ravisé. —
L’homme déteste le boulot
et fait la gueul’ quand y en a plus !

La veuve Géromina. —
L’homme est pour l’homme un proxénète.

Monsieur Trimestre —
L’homme est pour l’homme un vermifuge.

Moscaro. — Un’ charge...

Aline Ravisé. —
...un fardeau...

Monsieur Trimestre —
...un boulet !

La veuve Géromina. —

Un p'tit enfant qui piss' au lit.
Un p'tit vieillard qui fait pareil.

Moscaro. —

L'homme a inventé le Soyouz !
et justement, à cet égard...

Aline Ravisé. —

L'homme a exterminé le loup.

La veuve Géromina. —

Il a soulevé des murailles.

Monsieur Trimestre —

Il est fabriqué pour le pire !

La veuve Géromina. — Le mieux !

Monsieur Trimestre — Le pire !

La veuve Géromina. — Le mieux !

Monsieur Trimestre — Le pire !

Moscaro. — Le mieux et le pire!

Aline Ravisé. — Le pire et le meilleur!

La veuve Géromina. — Le meilleur !

Monsieur Trimestre — Le pire !

Ils se battent.

Moscaro. — La paix ! Je dois raconter mon anecdote sur le Soyouz ! Il tourne, là-haut, mais moins vite qu'en bas...

La veuve Géromina, Monsieur Trimestre, Aline Ravisé. — Non ! pas l'anecdote !

Moscaro. — Mais c'est p'têt' pas une anecdote ! C'est l'histoire d'un Soviétique !

La veuve Géromina, Monsieur Trimestre, Aline Ravisé. — Un Russe !

Moscaro. — Mais, non, justement, on est en 91 !

La veuve Géromina, Monsieur Trimestre, Aline Ravisé — 93 !

(Cette dernière date est à actualiser, bien entendu.)

Moscaro. — Non, ça se passe en 91 !

La Veuve Géromina, Monsieur Trimestre, Aline Ravisé. — On s'en fout !

Moscaro. — C'est impossible, les z'hurlleurs ne peuvent pas s'en foutre ! Il tourne là-haut, en Soviétique, quand là en-bas tout ça d'vient russe !

Monsieur Trimestre — On n'a pas le temps. Tu vois bien qu'on est dans une petite forme !

Moscaro. — Quoi, une petite forme ? Moscaro est en grande forme, justement !

La veuve Géromina. — Une bande-annonce...

Aline Ravisé. — On a mangé tout notre temps !

Moscaro. — Déjà ?

La veuve Géromina. — Là, va falloir qu'on remballe...

Monsieur Trimestre — Ça sera pour la prochaine fois !

Moscaro. — Mais c'est bien plus qu'une anecdote, un Soviétique qui...

Monsieur Trimestre — Elle sera encore plus belle demain.

Moscaro. — Demain ?

Aline Ravisé. — Mais oui, demain.

Moscaro. — Personne ne la comprendra plus.

Monsieur Trimestre — Pourquoi ?

Moscaro. — Parce que le monde aura changé.

La veuve Géromina. — Pas tant que ça.

Monsieur Trimestre — Demain.

La veuve Géromina. — On z'hurlera demain sur les changements du monde.

FIN